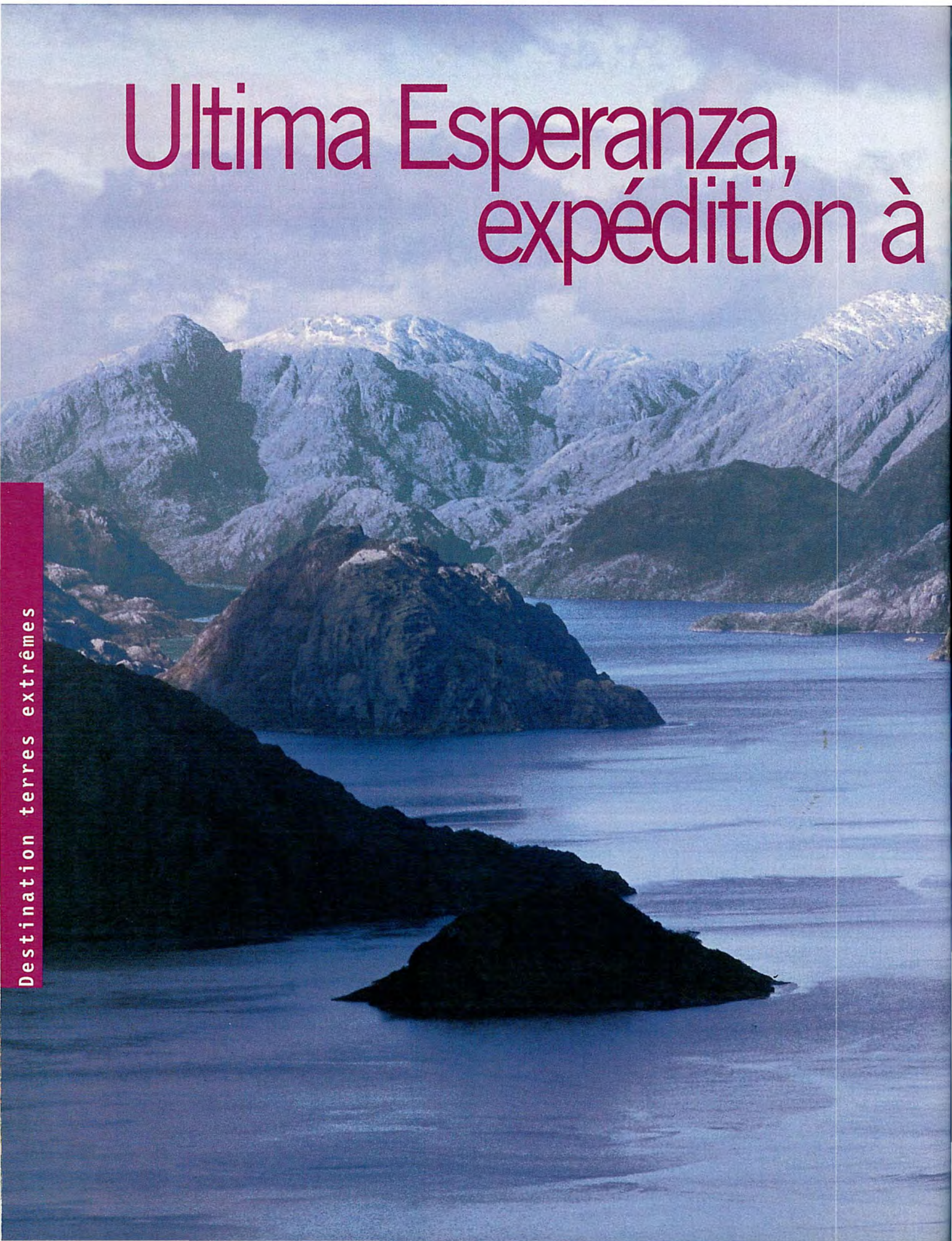
Ultima Esperanza, expédition à

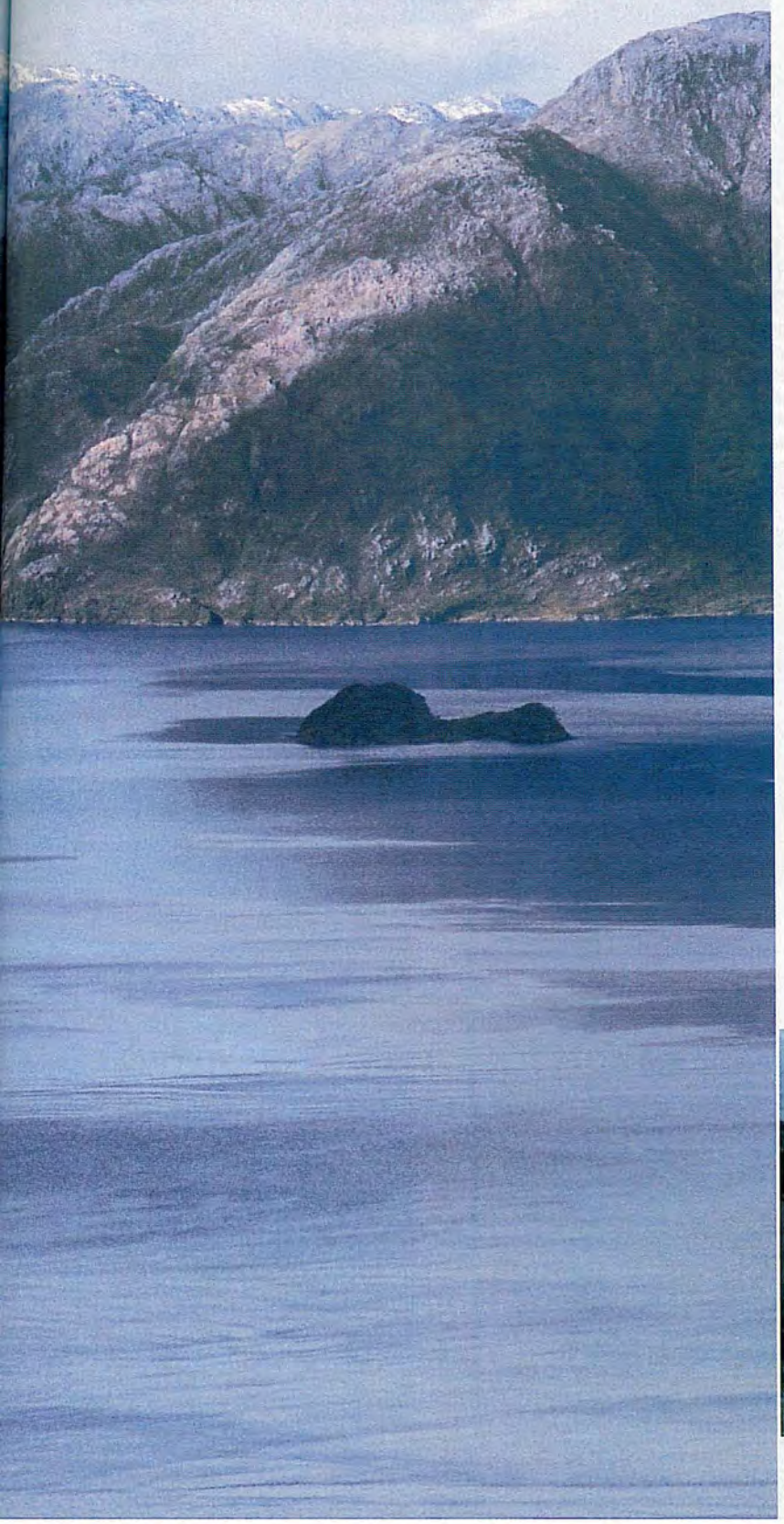


l'envers du monde

A la pointe sud du Chili, entre Terre de Feu et Patagonie, un labyrinthe d'îles inexplorées. Espérer y découvrir une falaise de marbre blanc dans ces canaux battus par les Cinquantièmes hurlants est pure folie. Neuf spéléologues n'ont pu résister. Luc-Henri Fage nous conte leur périple sur ces terres à l'envers de la planète.

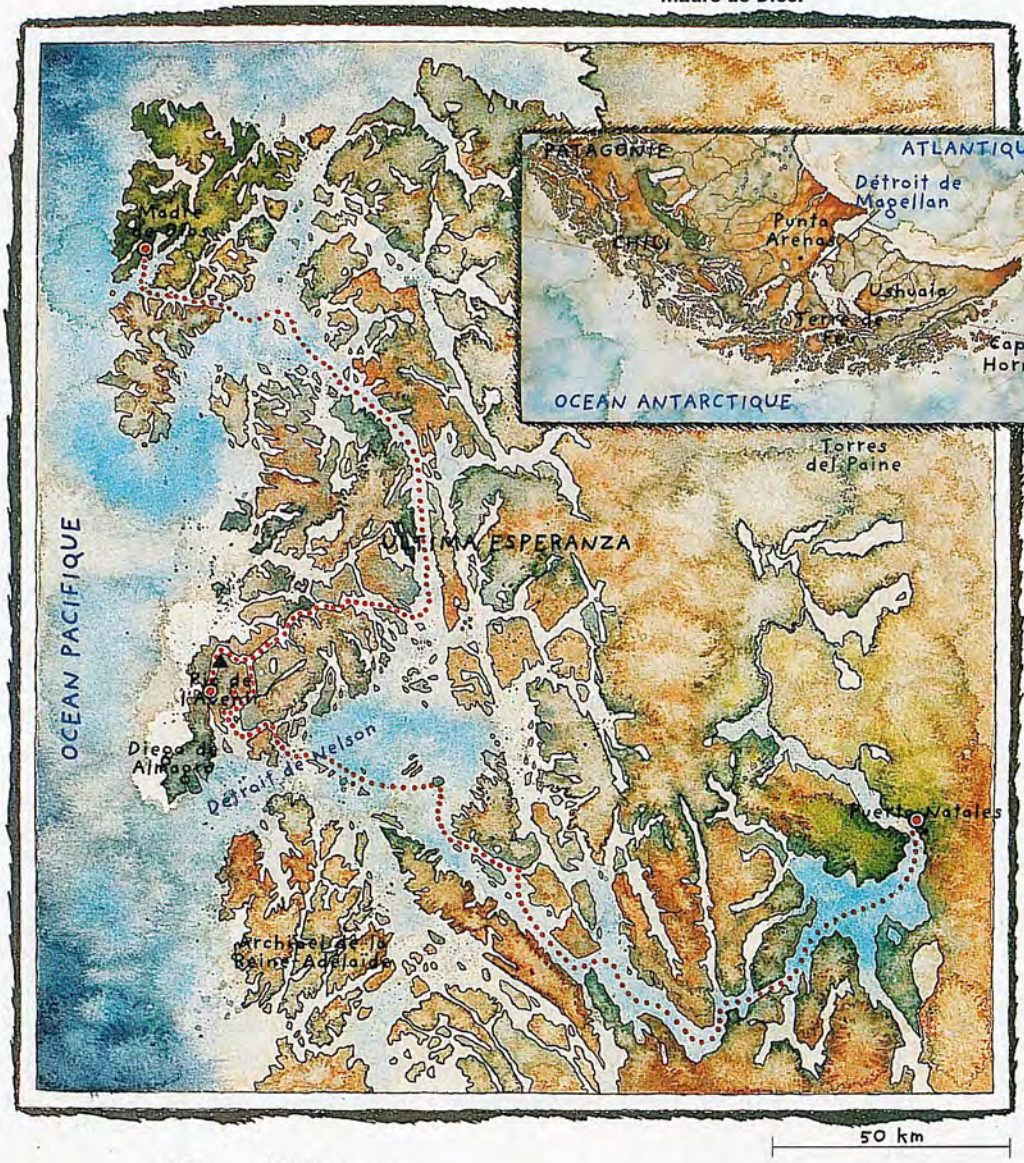
Texte **Luc-Henri Fage** *et* **Olivier Carpentier**

Photos **Jean-François Pernette**



Eté austral en Patagonie. Malgré la pluie et les Cinquantièmes hurlants, Jacques Sautereau de Chaffe (ci-contre) et les spéléologues à bord de l'*Explorador* rallient le Seno Abraham (page de gauche), un fjord au pied de Diego de Almagro, l'île aux glaciers de marbre

Des vents à cent vingt kilomètres à l'heure lèvent des tornades d'écume (ci-dessus). Lors d'une rare accalmie, l'*Explorador* longe les falaises de marbre de Diego de Almagro (ci-contre). Ci-dessous, le périple de l'expédition, qui continuera jusqu'à l'île Madre de Dios.



La peur. Elle nous serre le ventre comme un étau. La tempête rage sur cette île perdue de la Patagonie chilienne. Assaillis par les vents qui balaient la grève à cent vingt kilomètres à l'heure, nous scrutons l'océan déchaîné.

L'angoisse monte d'instant en instant. Derrière le rideau mouvant de la pluie, au-delà des nuées couleur d'enclume, striées de grêle et de neige, il y a l'*Explorador*,

Diego de Almagr

notre bateau, un bâtiment de seize mètres. A-t-il coulé à pic, fauché par les rafales? Nous n'en savons rien. Nous l'attendons depuis des heures. Notre expérience nous interdit toute illusion. Sans vivres, sans tentes ni radio, à deux cents milles marins et des jours de navigation du premier port, nous sommes fichus.

La nuit tombe sur l'île déserte de Diego de Almagro. Une brève nuit d'été austral. Nous sommes quatre explorateurs-spéléologues, à la dérive au nord de la Terre de Feu, dans un endroit où personne n'a jamais abordé. L'avant-garde des neuf membres d'une expédition à la recherche d'une promesse, une montagne de marbre inconnue. En cette nuit du 9 janvier, je médite en silence les mots de Francisco Coloane, marin chilien devenu écrivain: « La nature commence toujours par désintégrer l'individu. Dans une première étape, il semble condamné à disparaître, et en effet certains périssent. Mais dans la seconde, il renaît, animé d'une nouvelle vigueur. »

Ce passage, je l'ai lu et relu pendant notre long voyage. Ce soir, j'en saisis le sens avec acuité. Dans ces terres australes, la nature impose sa loi. Il nous faut la respecter.

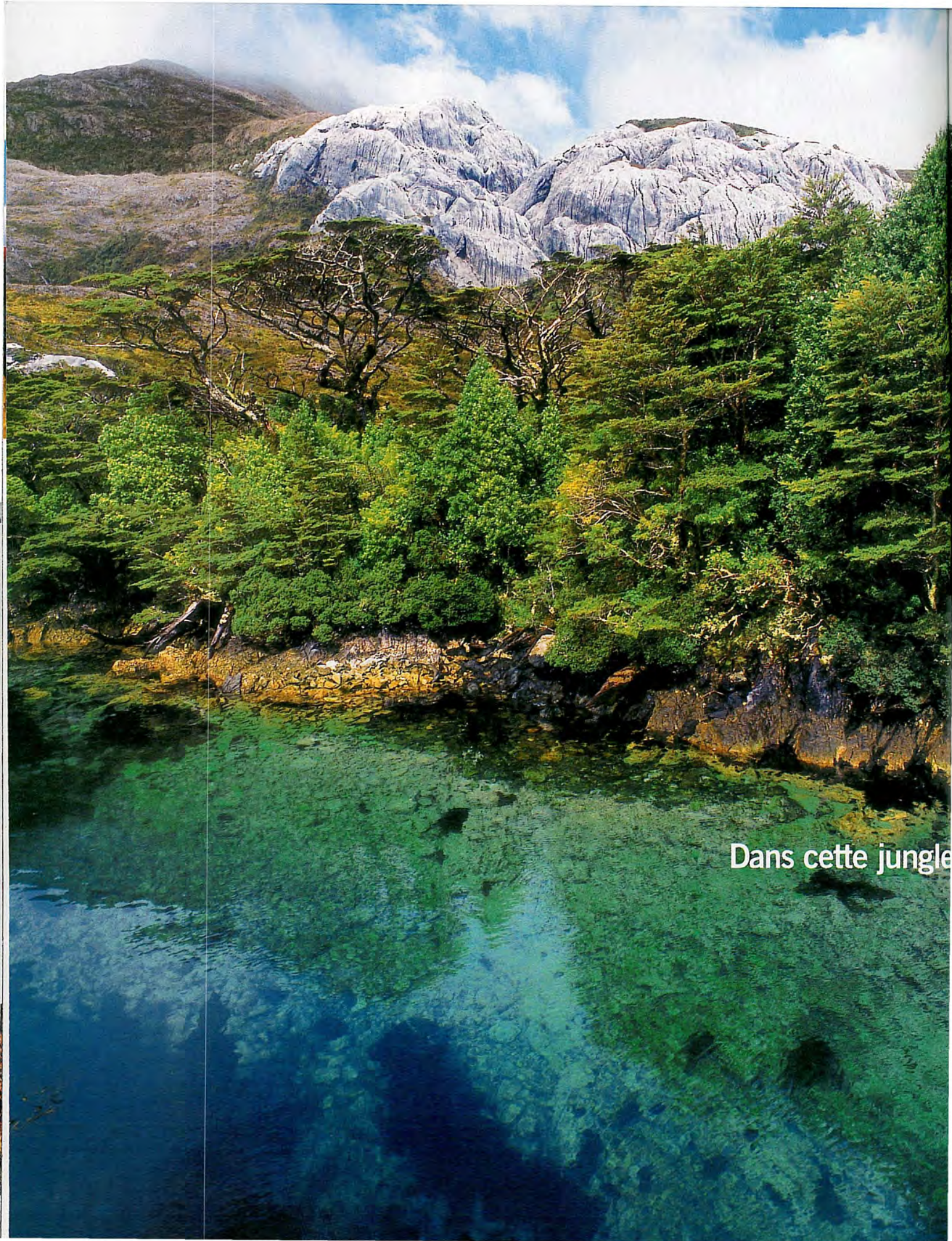
Ou fuir, s'il en est temps. Cette nuit, elle nous accorde un sursis. Par-delà la tempête, le halètement d'un moteur nous parvient enfin, l'*Explorador*. Contre tout espoir, son capitaine et les cinq autres membres de l'expédition reviennent nous chercher. Serions-nous sauvés ?

Notre projet d'une exploration des archipels chiliens date de 1994. Avec la découverte, dans les archives de l'université de Santiago, d'un article scientifique qui mentionne pour la première fois la présence de dolines et de gouffres à Diego de Almagro. Des calcaires métamorphosés en marbres, sans doute les plus beaux du monde, nés voici quelque trois cents millions d'années. « A l'époque, nous a expliqué Richard Maire, le géologue de l'équipe, la Patagonie vivait sous un climat tropical, des récifs de corail affleurant à la surface de l'océan primitif. A la fin de l'ère secondaire, voici soixante millions d'années, les mouvements de la croûte terrestre, la chute probable de météores et ▶

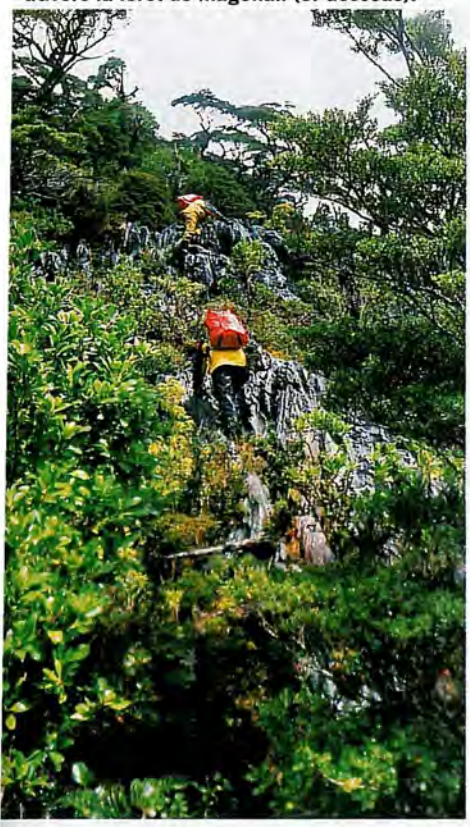
Indiens et nomades des mers

Les premiers navigateurs européens qui s'engagent dans le dédale des archipels en 1520 s'étonnent d'y trouver des habitants. Trois siècles plus tard, Darwin entreprend son tour du monde naturaliste à bord du *Beagle*. « Le sens du sublime, éveillé en moi par les grands déserts de Patagonie et les montagnes couvertes de forêts de la Terre de Feu, a marqué mon esprit de façon indélébile, note-t-il. La vision d'un sauvage nu dans son pays natal est un événement que l'on ne peut jamais oublier. » Dans les années cinquante, l'ethnologue français José Emperaire s'installe chez les Alakalufs. Ces « nomades de la mer », qui descendent rarement à terre et ignorent l'agriculture, vivent dans de longues pirogues familiales en écorce cousue. Phoques, poissons, céleri sauvage constituent l'essentiel de leur nourriture. Nus, ils s'enduisent de graisse de phoque et entretiennent, à bord de leurs pirogues, de petits feux protégés du vent par des foyers en argile. « On peut se demander, écrit l'ethnologue, quelle sorte de rapport s'est établi entre le destin des Indiens Alakalufs et ce monde qu'ils habitent, à la fois de merveille et de cauchemar. » Décimés par les maladies et le rapt de leurs femmes par les Blancs, les derniers Alakalufs ont été sédentarisés par les autorités chiliennes à Puerto Edén, au nord d'Ultima Esperanza.

La première tentative d'exploration vire à la catastrophe. Bloqués par une violente tempête, Jérôme Tainguy et Jacques Sautereau de Chaffe sont secourus par le reste de l'expédition (ci-dessous).


Dans cette jungle

Pour atteindre le dôme de marbre (ci-contre), les spéléologues doivent se frayer une voie à travers la forêt de Magellan (ci-dessous).



▶ le basculement de notre planète sur son axe de rotation provoquent un bouleversement climatique.» Et la chaîne des Andes se soulève. Des forces tectoniques colossales plissent, compriment, cuisent et transforment en cristaux le calcaire des coquillages et des coraux amoncelés au fil des millénaires. Résultat, des falaises de marbre, inespérées au Chili. Ces karsts mystérieux échauffent nos esprits. Nous brûlons de les voir, de les toucher. Début 1997, nous embarquons. Nous avons quitté Puerto Natales, le dernier

gorgée d'eau, chaque pas est une victoire

port de Patagonie, dans la nuit du 4 au 5 janvier. Quasi clandestinement. Jusqu'au dernier moment, nous avons craint que les autorités interdisent notre départ à cause du mauvais temps. L'*Explorador* est notre camp de base. Un groupe électrogène, un carré de travail, soixante mètres carrés à se partager pendant les vingt-sept jours de traversée. Encore faut-il arriver jusqu'à Diego de Almagro. Dans l'hémisphère Nord, l'île serait située à l'emplacement de Bruxelles. Mais nous sommes en Patagonie, face au Pacifique. L'air humide de l'océan déverse ici plus de huit mètres d'eau par an. Heure après heure, jour après jour, il pleut. Au crachin succède la tempête. Puis un rayon de soleil inonde les îles et barbouille les nuées d'arcs-en-ciel. L'eau des canaux, noire, immobile et lustrée comme une obsidienne, dissimule des courants mortels.

Sur nos cartes imprécises, des noms anglais, allemands, français, castillans racontent l'histoire de l'archipel. Puis, une poignée d'aventuriers et de pêcheurs ont tenté leur chance dans les solitudes d'Ultima Esperanza. Bien peu ont trouvé fortune. Seuls les Indiens Alakalufs, qui peuplaient cette désolation australe, ont su tirer parti de ses maigres ressources. Leurs secrets ont disparu avec le dernier de ces nomades des mers.

Depuis une semaine, nous bravons les eaux d'Ultima Esperanza, au sud du Chili. Une semaine de louvoiements au milieu des *canales,* un dédale de chenaux, de golfes, de goulets et de fjords, éparpillés sur plus de soixante mille kilomètres carrés. Passage du Kirke, canal Smyth, canal Sarmiento... Nous avançons lentement vers Diego de Almagro.

De rares cormorans, goélands et pétrels nous accompagnent. Les îles de schiste aux crêtes déchiquetées laissent place au moutonnement noir des côtes de granit et de grès, qui culminent à près de deux mille mètres. Nulle plage. Ces murailles de roc tombent droit dans l'océan, jusqu'au fond du fjord, à mille deux cents mètres de profondeur. Des sargasses, algues géantes d'une centaine de mètres, s'entortillent dans les hélices du bateau.

Depuis une semaine, nous n'avons croisé qu'un petit chalutier, une *lancha* chargée de pêcheurs d'oursins, descendants des Alakalufs. Rares sont ceux qui naviguent ici. Darwin, qui a traversé Ultima Esperanza en 1832, en a conservé un souvenir ambigu: «Dans ces solitudes immobiles semble régner l'esprit de la mort plutôt que celui de la vie.» Il se trompait: baleines franches, dauphins, otaries ou orques, la vie palpitait sous la quille de son cotre. Jusqu'à ce drôle de palmipède, le *pato vapor,* le «canard-vapeur», incapable de voler mais qui nage à toute vitesse en battant des ailes.

«Ces côtes sont imparfaitement connues, il y a danger à s'en approcher», prévient le code nautique chilien. Ici seul compte l'œil du marin. A la barre de l'*Explorador,* le capitaine Conrado Alvarez. Sa grosse barbe lui donne un air de capitaine Haddock. Silencieux comme tous les Chilotes – ainsi se nomment les habitants d'Ultima Esperanza. Enfant, il naviguait avec les Alakalufs de Puerto Natales. Pas un récif, pas un courant, pas une légende ou un drame marin qu'il ne connaisse. Sans cesse à l'affût d'un *puerto bueno,* un bon point d'ancrage improvisé, il scrute les vagues pour repérer les dauphins qui annoncent une crique tranquille. Et aussi la côte, à la recherche des cyprès bien droits qui indiquent les rivages abrités du vent. Nous approchons des Cinquantièmes hurlants.

Ici, l'ennemi mortel du marin, c'est le vent. Il file à plus de deux cents kilomètres à l'heure, le long des canaux. Il passe de loin en loin. Il s'approche, s'éloigne, vire. L'ethnologue José Emperaire, qui a sillonné Ultima Esperanza en compagnie des Indiens Alakalufs dans les années cinquante, avait, lui aussi, fait la terrible ▶

Progresser à travers cette inextricable jungle australe est une épreuve (ci-dessus, Luc-Henri Fage). Quatre mètres de mousses retiennent l'eau des pluies incessantes (ci-contre).

A deux cent quarante mètres d'altitude, découverte de l'abîme creusé par les eaux de deux lacs suspendus (ci-dessous). Pour y arriver, il a fallu franchir le chaos de la forêt de Magellan et les crevasses qu'elle dissimule.

Masqués par la végétation, des gouffres s'ouvrent à chaque pas. Encordé par sécurité (ci-contre), Jacques Féniès, le médecin de l'équipe (ci-dessus), a échappé de justesse à une chute de quinze mètres.

▶ expérience du vent austral. « Il enserre, pour des semaines parfois, dans une interminable attente au fond d'une quelconque crique d'où il est impossible de s'échapper, écrit-il. Cette sujétion de tout l'être au temps qu'il fait ou qu'il va faire est l'une des plus dures épreuves de la vie des archipels. » La *turbonada,* comme l'appellent les Chilotes, est un monstre capable d'engloutir marins et bateau. Elle fond sur vous, arrache des paquets d'écume qui tourbillonnent à vingt mètres de haut. Repousse devant elle une vague de tempête, où l'on croit deviner un bras, un poing, un visage! Même à l'abri d'un *puerto bueno,* le vent s'acharne autour de vous, terrifiant, en longues rafales mouillées. Le bruit se fait assourdissant. Le vent vous empêche de penser, d'espérer. Il y a de quoi devenir fou.

La seule technique sûre en mer, c'est la patience. Nous progressons de crique en crique. Plusieurs fois par jour, à chaque menace de tempête, Conrado fait stopper les moteurs. Les matelots amarrent le bateau au plus près de la côte. Sans ces mouillages de fortune, toute navigation serait un suicide. *Puerto bueno*: pour nous, le nom est devenu synonyme de torpeur. Nous sommes spéléologues, pas marins. Attendre est une véritable torture. Certains d'entre nous parviennent à dormir.

Jean-François Pernette, le chef d'expédition, soigne son mal de mer. D'autres lisent, complètent leur journal de voyage. Ou plongent – en combinaison isotherme, l'eau est à 5 °C. Ils ramènent des oursins ou d'énormes araignées de mer, les *centollas,* que nous dévorons accompagnées de grandes lampées de vin chilien. De quoi

La forêt de Magellan

resserrer les liens quand le mirage des cavernes de marbre s'estompe dans le vent de la nuit.

Le 8 janvier enfin, un vaste glacier apparaît à l'horizon. Un glacier de pierre. Aucun doute possible, le karst de marbre de Diego de Almagro. L'*Explorador* glisse vers cette terre dévorée par dix paires d'yeux, armés de jumelles, appareils photo et caméras. Des monolithes de marbre, creusés de cannelures géantes, se dressent à la verticale, coincés entre des falaises de grès sombres. La mer, la frondaison des bosquets d'arbres rabougris et tordus par le vent, les roches blanches, des pans de ciel bleu et les nuages qui filent à tire d'aile: cette vision à elle seule justifie notre éprouvant périple.

Où débarquer? Quel fjord remonter?

Ce frisson d'inconnu, nous sommes venus le chercher ici. La forêt de Magellan nous sépare de la montagne de marbre. Qu'importe, le temps est au beau. Dans notre impatience, nous décidons de mettre un canot à la mer pour voir de près ces falaises mythiques. Le capitaine n'est pas de notre avis. En cas de *malo tiempo,* la baie est intenable. Nous abordons quand même, au matin du 8 janvier.

C'est alors que la tempête a déferlé sur nous. Nous sommes restés bloqués durant des

Profils d'une expédition

« Nous nous attendions à tout. Au froid, à l'isolement, au danger des crues souterraines, au naufrage, à tout mais pas à cette beauté irréelle », confie Luc-Henri Fage, 39 ans, cinéaste et coureur de grottes. « Après le Congo, la Papouasie et Bornéo, la Patagonie fait partie de ces lieux mythiques, où il est urgent d'aller. Nous avions l'envie de signer, en cette fin de siècle matérialiste, une découverte purement géographique, là-bas, dans cette Patagonie des archipels, improbable mi-chemin du pôle Sud et de notre imaginaire. » Au bout de leur quête, les cavernes les plus australes de la planète. Responsable scientifique de l'expédition, Richard Maire, 47 ans, est hydrogéologue au CNRS. Pour ce spécialiste des massifs calcaires, « être géographe, c'est d'abord étudier le terrain. Surtout avec les pieds ». Une quête qui l'a mené de Papouasie en Sibérie, de Chine en Iran, d'Algérie au Pérou.

Jean-François Pernette, 42 ans, chef d'expédition, est spéléologue par passion, comme Jacques Sautereau de Chaffe, 58 ans, président adjoint de la Fédération française de spéléo pendant dix-sept ans. Marc Tainturier, 54 ans, est alpiniste. A eux cinq, ils forment le noyau dur de l'expédition. Ils ont fait connaissance au fond de la Pierre-Saint-Martin, le gouffre mythique des Pyrénées françaises. Leur point commun, un père spirituel, Corentin Queffelec. « Je l'ai connu en 1958, se souvient Jacques Sautereau. Il avait un sacré flair pour dénicher les galeries. La pierre vibrait en lui. Depuis, chaque fois que nous faisons une première, nous lui la dédions, en silence. » Ils ont obtenu le grand prix Rolex de l'Exploration pour un projet qui doit les mener au nord de Diego de Almagro, sur l'île Madre de Dios, en janvier 2000.

heures, le cœur serré par l'angoisse de perdre la vie, jusqu'au retour de l'*Explorador*. Nous décidons de jouer de prudence. Deux jours plus tard, le capitaine déniche un abri sûr dans le Seno Abraham et jette l'ancre au pied du pic de l'Avenir, qui domine notre île. Trois cents mètres au-dessus de nos têtes, son dôme éblouissant semble nous narguer. La chaloupe de l'*Explorador* nous dépose une seconde fois sur une maigre grève semée d'algues pourrissantes.

Nous pénétrons à la queue leu leu dans la forêt australe. Un pas, puis deux... Nous voilà stoppés. Impossible d'avancer dans ce chaos végétal où racines et branches s'entrecroisent à l'infini. Nous devons ramper, escalader, dévaler, nous débattre sans cesse dans un maquis gorgé d'eau. On ne voit rien à plus de quelques mètres. Le sol se dérobe. On enjambe des troncs qui reposent sur d'autres troncs. Nos mains empoignent des rocs couverts de champignons étranges, glissent et arrachent des bouquets de lianes fleuries. Nous tombons lourdement sur une glèbe aux allures d'éponge qui libère des flots de boue noirâtre. Senteurs d'humus et de bolet pourri. Le vent ne pénètre pas dans ce refuge humide.

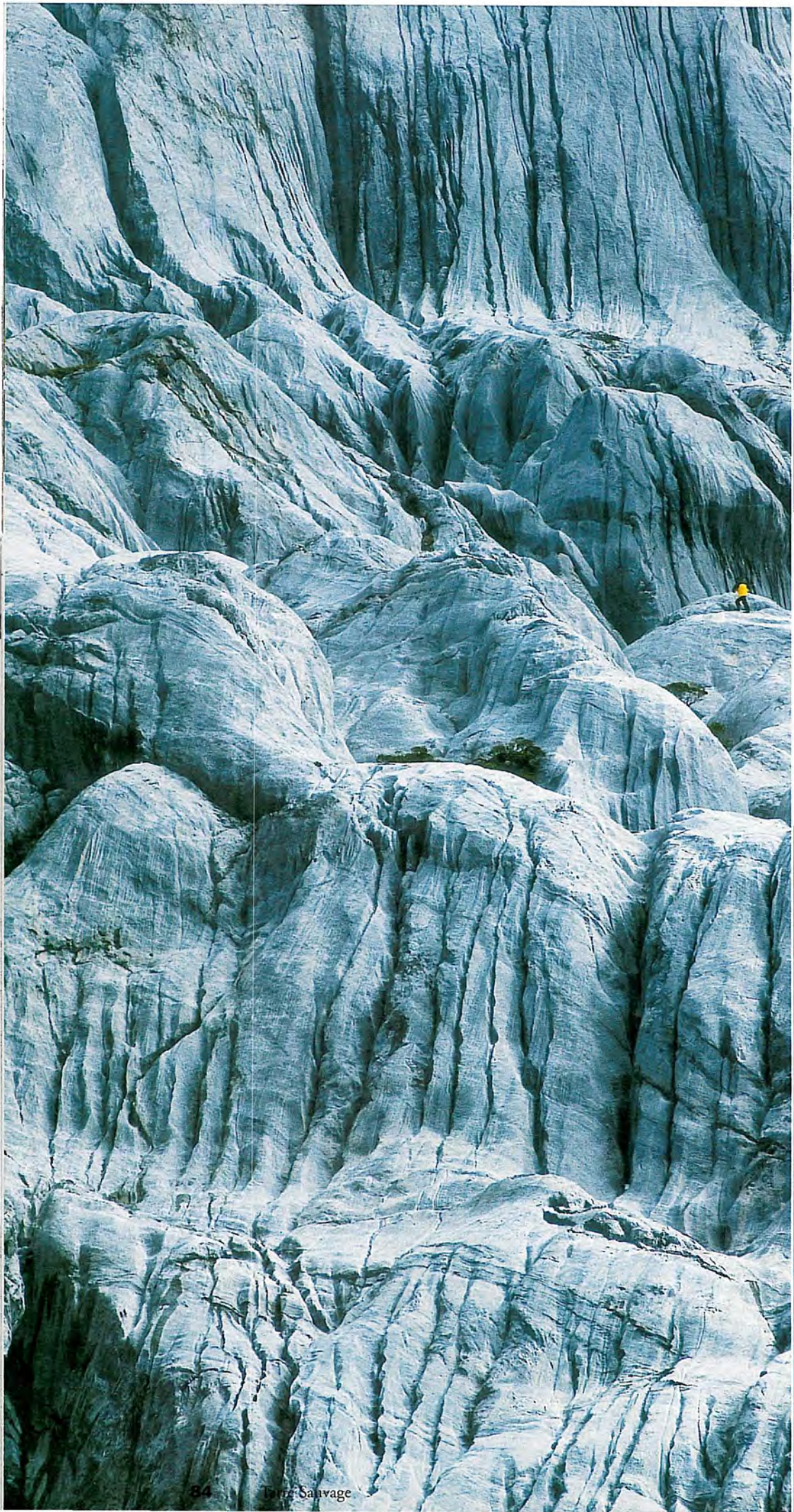
Cyprès nains, coigués, berbéris aux feuilles piquantes, fuchsias aux fleurs mauves, canneliers et hêtres de l'Antarctique, tous ruissellent, tout glougloute. La forêt vit en circuit fermé, sur ses propres restes accumulés au fond des fissures. En fragile équilibre entre la vie et la mort, avec un léger avantage pour la vie. On lui découvre des habitants : moustiques, moucherons, fourmis et coléoptères, quelques rongeurs. Ici un pic noir à tête rouge, là un oiseau-mouche aux ailes vert et or qui vient butiner les fuchsias. « Au premier rayon de soleil, note le spéléologue Jacques Sautereau de Chaffe dans ses carnets, les monstrueux accouplements végétaux laissent la place à des oiseaux curieux de nos mouvements, qui se jouent de ce gigantesque filet végétal. Ils s'approchent sans peur, se posent sur ma main. Ils n'ont jamais vu d'être humain. »

Après des heures de corps-à-corps, notre colonne émerge à l'air libre. Trempés, arc-boutés contre les rafales de vent, mais victorieux, si tant est qu'on puisse triompher d'une forêt qui ne vous craint pas. Au-delà des arbres, le dôme de marbre, totalement dénudé, luit sous les nuages comme un œil humide. La tempête y compose une troublante symphonie. Cupules au son grave, cannelures mugissantes, lames de marbre où le vent passe en sifflant. Forant quelque caverne en un endroit connu des seuls oiseaux.

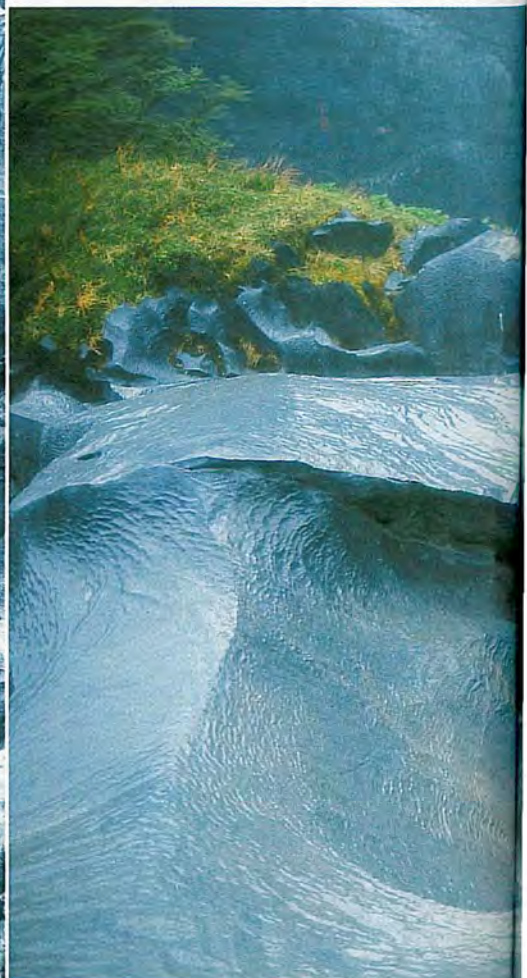
Devant nous, Richard Maire saute les fissures, escalade les parois abruptes à bottes de géant, emporté par la découverte. « Des cannelures de cent mètres de haut, et dans du marbre ! Dans toute ma vie ▶

La roche tendre des marbres de Diego de Almagro subit depuis des millions d'années la rudesse du climat austral. Ci-dessous, la pluie et le vent ont poli la pierre à l'horizontale.

nous sépare encore des falaises de marbre



▶ de géologue, je n'ai jamais rien vu de pareil. » Rien ne semble l'arrêter, sauf les rafales de vent terribles qui nous propulsent tous à la recherche d'un abri au ras du sol. Il grimpe malgré les bourrasques, malgré la grêle qui étourdit, la pluie qui rince, malgré les mains gelées. S'immobilise au centre d'une surface étonnamment lisse, qui brille comme un miroir sous la pluie. « Le vent est si intense qu'il déplace l'eau à la surface du calcaire et polit le marbre à l'horizontale », nous explique-t-il. Sur Diego, l'érosion atteint des sommets :



Sur le dôme de marbre de Diego de Almagro, l'homme se perd dans le dédale des reliefs sculptés par l'érosion. Marches titanesques, qu'escalade Richard Maire (page de gauche), lames tranchantes hautes de cinq mètres (en haut, à gauche), miroir de calcaire lissé par la tempête (ci-dessus), « marmites de géant » creusées par la ronde folle des cailloux entraînés par le vent (ci-dessous). Une roche torturée, comme seule la nature australe peut en créer.

Ici la pierre semble sculptée par un Michel-Ange austral

les pierres volent sous la violence du vent austral. Et le calcaire « fond » à la vitesse d'un demi-centimètre par siècle – trois fois plus vite que dans les Pyrénées. Devant nous, un escalier naturel dont chaque marche doit mesurer près d'un mètre. On monte lentement en savourant cette beauté rude qui nous prend à la gorge, le vent glacé qui donne l'onglée, et les semelles qui glissent sur ce sol instable de lames de calcaire et de rare végétation. Conscients, cette fois, de toucher au but.

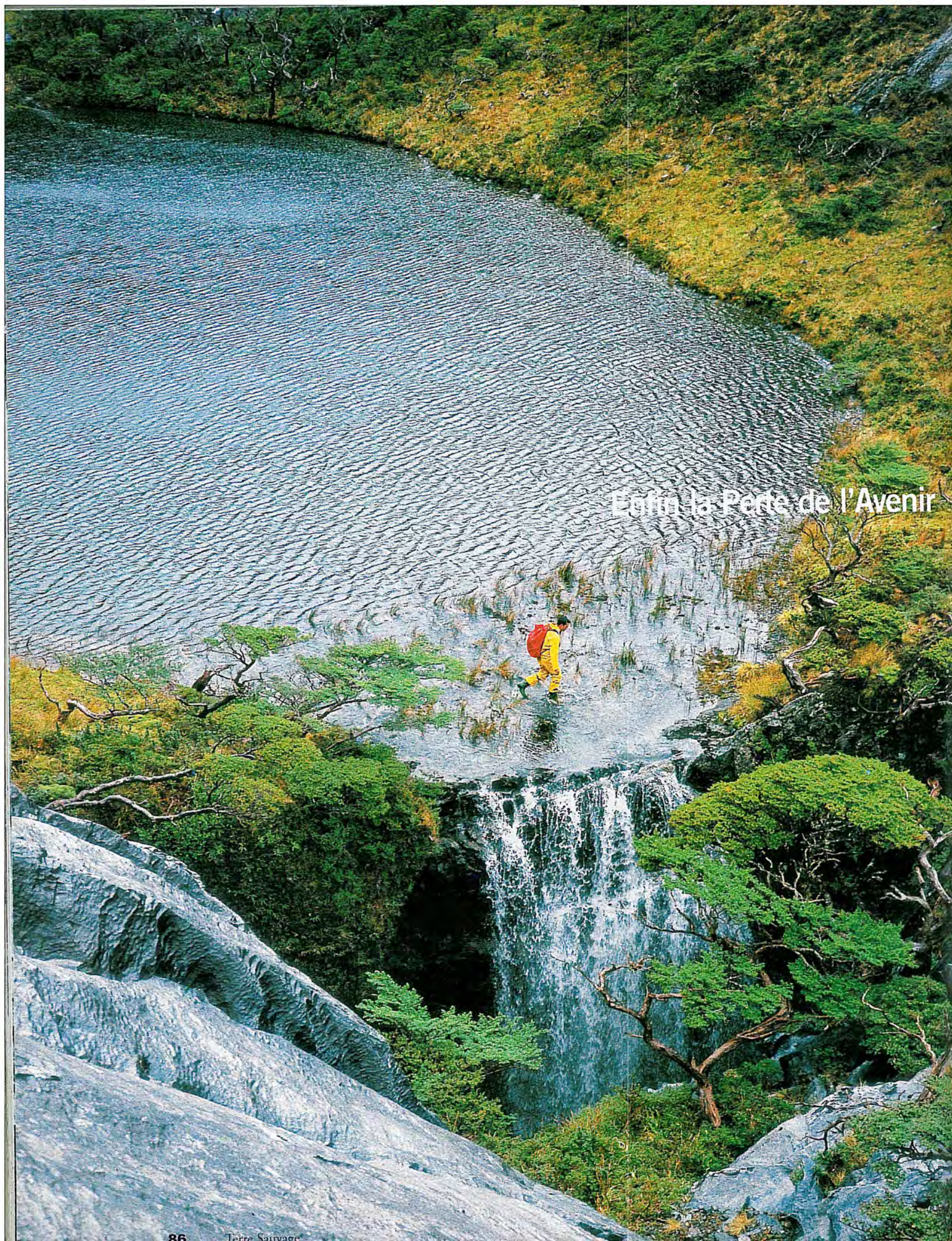
Sur le dôme, notre caverne nous attend. Fumante et sonore comme une tuyère géante. Deux lacs glaciaires en surplomb y déversent leur eau translucide comme dans un entonnoir. Au moins deux tonnes à la seconde. Une « perte », en langage de spéléo-géologue. Des lambeaux de brume s'en échappent. On croirait un volcan. Nous baptisons notre gouffre, il s'appellera Perte de l'Avenir, comme le pic qui domine notre karst.

Nous revêtons nos tenues de spéléologues, descendons dans l'abîme en pendulant à bout de corde. Profondeur : cinquante mètres. Sous l'effet du vent tourbillonnant, la cascade semble ralentir, voire remonter en haut du gouffre ! Ce courant d'air laisse augurer une jonction avec un canyon situé de l'autre côté du massif.

En bas du puits, un couloir de quatre mètres de large et de vingt mètres de haut s'enfonce dans les ténèbres. Le marbre blanc veiné de gris, creusé de fines cupules, semble avoir été ciselé par un Michel-Ange austral.

Nous traversons des vasques immaculées où semblent naître des nymphes dans le faisceau de nos lampes, contemplons des miroirs de pierre humide plus vieux que l'humanité, franchissons des cascades minérales ornées comme les pilastres des *Mille et Une Nuits*. Nous sommes sous le charme. En bas, la rivière est belle, l'eau cristalline, le courant d'air saisissant, mais il y a ce rocher, ce marbre blanc veiné de gris, poli par les eaux folles, sculpté de mille coups de gouge. Le marbre possède une harmonie qui vous réconcilie instantanément avec vous-même.

Alerte. Le vent prend des allures de tempête. Arrachée du carnet de Jean-François Pernette, la feuille de mesures topographiques s'en va voltiger au beau milieu du torrent. La bourrasque s'entête. Ballottées ▶


L'infini, la Perte de l'Avenir

Issus du pic de l'Avenir, les deux lacs suspendus (page de gauche) se précipitent sous la roche par un gouffre. Une « perte », comme les géologues nomment ce phénomène.

Pour explorer la Perte de l'Avenir, les spéléologues doivent braver la cascade qui s'engouffre dans les profondeurs de la pierre (séquence ci-contre). Son débit peut varier de une à deux tonnes à la seconde. Quelques centaines de mètres en contrebas, le torrent resurgit à l'air libre et va se perdre dans les eaux sombres du Seno Abraham, où est ancré l'*Explorador* (ci-dessous).

avec, pour dernier obstacle, une cascade de sept mètres

▶ au gré du vent, nos lampes ne cessent de s'éteindre. Notre troupe doit se replier. L'eau ruisselle de partout. Dans ces boyaux étroits, une crue aurait des conséquences catastrophiques. Nous n'irons pas plus loin.

Le 15 janvier, nous reprenons notre exploration. Deux d'entre nous enfilent des combinaisons en Néoprène et s'enfoncent dans la caverne. Au-delà d'un lac souterrain, la rivière se précipite dans un laminoir étroit. Une galerie fossile leur permet de contourner le goulet. Mais un nouvel abîme souterrain interdit tout passage. Richard Maire, lui, est parti explorer le canyon qui, de l'autre côté de la montagne, recueille les eaux de la Perte de l'Avenir. Là encore, un obstacle inattendu : une cascade de marbre de sept mètres de haut. Le scientifique rebrousse chemin. Finalement, le 18 janvier nous venons à bout des sept cents mètres de la caverne. Et réalisons la première jonction en milieu karstique de toute l'histoire de la spéléologie chilienne.

Nous n'avons qu'une idée en tête : retourner là-bas, au nord de l'archipel, explorer l'île Madre de Dios, que nous avons croisée à la fin de notre voyage. Cela peut paraître étrange, peut-être sacrilège, de vouloir arracher ses mystères à la roche. « La vérité, dira Jacques Sautereau de Chaffe au retour, c'est qu'il est irrésistible d'apporter la lumière dans les profondeurs. Au risque de s'y perdre. Ou de s'y retrouver. Qu'il brave les éléments déchaînés ou plonge dans les entrailles de la Terre, l'homme y gagne un fragment de connaissance cachée. Et le droit de le révéler. »